

M. Stierlin examina quelques grands monuments, sous l'angle artistique et technique. A Uxmal : le Palais dit du Gouverneur, très ornementé, colossal, présente une répartition originale des pleins et des vides, des ornements non-statiques et indépendants du problème de soutènement de l'ouvrage, une articulation précise entre les ailes et le corps principal du bâtiment dont la rigueur de la construction et la sobriété des éléments architecturaux contrastent avec l'exubérance des décors et leur prolifération; le Quadrilatère des Nonnes et la Pyramide des Mages ou Devins montrent l'importance des escaliers dans l'édifice maya et le détail des sculptures expose la décomposition intellectuelle et la stylisation abstraite du motif réaliste. Il faut ici se souvenir que les monuments ont été baptisés après coup et que leurs noms ne correspondent vraisemblablement pas à leur utilisation. A Chichen-Itza : l'Observatoire servait probablement à des déterminations astronomiques précises et, d'après les essais qui ont été faits, on peut être étonné de la gamme des possibilités d'observation que l'on peut effectuer depuis ses meurtrières; le Castillo est le symbolisme mathématique dans ses détails; quant au Temple des Guerriers, sa frise de crânes reflète bien le côté macabre de la civilisation toltèque.

L'architecture de ces monuments mayas, basée sur l'élément de soutien ou sur la paroi décorée avec exubérance, montre le triomphe du mur ou des esplanades qui exigèrent des mouvements de terre d'un volume inexplicable pour un peuple sans animaux de trait, sans roue, et dont l'outillage était très précaire. La fausse voûte par encorbellement a créé des cellules intérieures dont l'utilisation n'a pu être précisée.

Ces constructions, d'une humanité stylisée au début, tendent sous l'influence tardive des Toltèques venus du Mexique, à acquérir une vision sombre de la vie et l'esprit macabre et sacrificiel devient présent d'une façon obsédante. Du réalisme relatif du début, on passe à la schématisation subtile, puis au symbolisme géométrique le plus hermétique et le plus déroutant. L'architecture, message ultime des Mayas morts sans légataires, démontre qu'un équilibre mental différent du nôtre guida les constructeurs et leurs inspireurs dans un monde pour nous abstrait, mais dont les dimensions, à leurs yeux, étaient réellement celles de la réalité.

G. L.

A Bâle, avec la "Geographisch-Ethnologische Gesellschaft Basel" :

Dr. Otto ZERRIES, München : Eine völkerkundliche Forschungsreise zu den Waika-Indianern des oberen Orinoco in Südvenezuela 1954/55.

17 novembre 1961.

Le conférencier, élève de Frobenius, a dirigé une expédition chez les Waïka du Haut-Crénoque en 1954-1955. Le but poursuivi était avant tout de rencontrer une forme très primitive de vie, celle de piégeurs-cueilleurs-chasseurs, de retrouver un langage parlé nulle part ailleurs en Amérique du Sud, et finalement de percer le secret d'une tribu d'Indiens qui se qualifient eux-mêmes "Les Tueurs".

Les connaissances et les études linguistiques de missionnaires nord-américains installés dans la région depuis 1947 ont été précieuses aux ethnologues allemands auxquels il fallut presque neuf mois pour pouvoir aborder avec les indigènes des sujets abstraits tels que leur religion, leurs fêtes ou leurs coutumes. Fort heureusement, ces missionnaires s'étaient contentés d'apaiser les luttes qui existaient depuis l'arrivée des blancs en 1920 et avaient gagné la confiance des Waïka sans leur imposer la culture européenne.

Aidé par de très beaux clichés en couleur, le Dr. Zerries présenta le parcours de l'expédition et la vie des Indiens dans leurs villages : huttes ouvertes (simples écrans) qui ne possèdent qu'un toit et une paroi de fond, disposées en ovale et protégées par une palissade contre les raids des tribus voisines provoqués par les incursions des sanguinaires Waïka. Bien qu'ils pratiquent depuis deux ou trois générations une culture à la houe (bananiers, palmiers, cotoniers), on trouve encore chez ces Indiens des huttes de type triangulaire, qu'ils utilisaient lorsqu'ils étaient uniquement chasseurs et nomades. Il semble qu'ils cultivèrent très tôt le tabac; les hommes portent, sous la lèvre inférieure, du tabac vert roulé. Ce sont eux qui font la cuisine, dans de grands récipients coniques et très fragiles; la préparation du curare leur est également réservée.

Les Waïka, de taille relativement petite (150 cm.) et de belle apparence, ne forment pas une unité anthropologique. On trouve côte à côte des individus de type mongol, wedda et européen. Les arcs et les flèches ne sont plus confectionnées avec un rabot d'os mais avec la machette des blancs; ce sont les armes principales des hommes qui sont avant tout chasseurs et guerriers. Il règne dans le pays waïka un état de guerre latente et quand se prépare une expédition de pillage (principalement le rapt de femmes), les hommes s'exerce d'abord sur des mannequins représentant l'ennemi. Les femmes sont mariées par leur père, mais chez ce peuple très individualiste, elles ont le droit absolu de quitter leur mari.

La fréquentation des esprits de la nature par les sorciers est journalière. En prisant une poudre provoquant l'ivresse, ils entrent en extase et par là même en relation avec les esprits. On trouve chez les Waïka des danses et des chants culturels, de très

belles peintures corporelles et un grand nombre d'actes cérémoniels mais, par contre, aucun instrument de musique.

La mortalité infantile est importante, le 50 % environ des enfants ne résistent pas aux vers. Les morts sont brûlés - l'âme d'un Waïka monte au ciel dans la fumée -, les os sont soigneusement recueillis et gardés dans la maison familiale. Ce n'est qu'à la grande "fête des palmes" que les os sont réduits en poudre, incorporés à une purée de bananes et ingurgités par les membres de la tribu. Ainsi les morts retournent dans la communauté des vivants.

M. N.

Michel WEBER : Les Indiens Siccanies (Nord de la Colombie  
britannique / Canada).

1er décembre 1961.

La Société suisse des Américanistes s'est toujours fait un devoir de permettre aux jeunes voyageurs de présenter au public leurs observations lorsqu'ils ont prouvé leur intérêt pour l'étude de l'autochtone américain et ses règles de vie.

Au cours d'un récent séjour au Canada, M. Weber a eu l'occasion de passer plusieurs mois dans le nord de la Colombie britannique en pratiquant son sport favori, le canoë, qui est ici utilitaire; dans cette région forestière des Montagnes rocheuses, les rivières, malgré les rapides, sont le seul moyen de communication à longue distance. La voie de terre n'est suivie que localement et uniquement en période de piégeage.

Sans se laisser décontenancer par les rapports loyaux, mais peu encourageants, des services officiels indigènes, M. Weber, muni du questionnaire remis par notre Musée d'Ethnographie à tous ceux qui désirent voyager utilement et rapporter des notations précises, s'en fut chez les Indiens Siccanies qui nomadisent dans le bassin de la rivière de la Paix.

Il eut pu abandonner sur place son projet, car les Siccanies, fort acculturés, ne possèdent presque plus rien de leurs traditions. Ce sont des chasseurs-pêcheurs-trappeurs et de petits récolteurs de rares plantes sauvages. L'agriculture leur est inconnue et ils se louent quelquefois comme bûcherons. Un long contact avec les comptoirs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui échangent leurs fourrures contre des aliments et des ustensiles de type urbain, les a désindianisés. De leurs traditions, ils ne possèdent guère plus que leurs mocassins de chasse et le goût de la broderie de perles. Tout